

## PROLOGUE

La frimousse violacée et grimaçante fit enfin son apparition. Franchement, il y avait de quoi se faire des soucis... elle n'était pas bien grosse et s'étouffait dans ses cris.

Le bat-flanc était souillé par un liquide grisâtre teinté de sang. Il flottait dans l'air comme des remugles de soupe rance et de poisson avarié, et la petite femme épuisée qui venait de mettre au monde cette enfant avait tout d'une mendicante.

« Me » Thao, pâle et couverte de sueur, considérait, soulagée, son dernier fardeau. C'était son destin d'enfanter tous les ans et, à aucun moment, elle n'avait songé à se plaindre. Toute petite et toute maigre, noire de crasse et de peau, avec son gros ventre et ses membres grêles, elle ressemblait à une araignée renversée sur le dos. La petite voisine, encore toute tremblante de ce qu'elle avait vu, lui épongeait le front avec un linge sale, tandis que sa belle-sœur rinçait le bébé hurlant dans une bassine en plastique.

Alors qu'elle s'était résignée à n'avoir que des garçons, Bouddha envoyait enfin une fille à Me Thao. Ce n'était pas trop tôt. Un garçon, ça finissait toujours par mourir à la guerre. Alors qu'une fille, c'était plus utile. Elle allait l'aider et s'occuper d'elle quand elle serait vieille et fatiguée, vers quarante ans. Elle avait là une enfant qui, malgré son apparence de chat ébouillanté, serait vite forte et résistante, c'était évident.

En fait, la fillette avait l'air si fragile... les pauvres, ça vous fait des enfants petits et maigres, et qui le resteront parce que,

comme si on n'avait pas assez de misères comme ça, on aura rarement le temps de leur montrer de l'affection. Pour compenser, on leur donne du riz. Quand on en a.

Après un moment de silence, d'observation et de réflexion, la gosse se mit à hurler encore plus fort : en plus, c'était la guerre ! On aurait cru qu'elle s'en rendait compte. Elle ne pouvait guère plus mal tomber... et maintenant, c'était trop tard pour faire demi-tour, retourner au néant dont elle n'aurait jamais dû sortir.

On l'appela Hiem, allez savoir pourquoi puisque, suivant la façon dont ça se prononce, avec le ton montant ou descendant, ou les deux, ce mot peut avoir différentes significations... et notamment « rancune ». En tout cas, de toute sa vie, elle ne cultiva jamais ce vilain défaut, bien au contraire. On voudra bien mettre cette drôle d'inspiration au crédit de la superstition, bien pratique quand on veut mettre ses échecs sur le compte du mauvais sort. Ainsi, les dieux malfaisants, jaloux du bonheur des pauvres gens, n'ont qu'à retourner chez eux.

Tout le voisinage accourut et s'écria, en voyant le nourrisson :  
— Qu'elle est laide !

Un beau bébé, c'est bien connu, ça attire les mauvais esprits, qui sont jaloux et qui viennent vous le voler ou le rendre malade dès que vous avez le dos tourné. Les savants et les gens pragmatiques vous diront que cela n'est pas vrai. Qu'en savent-ils ? Eux, ils ont eu la chance de pouvoir faire des études et ne peuvent pas savoir que l'irrationnel c'est l'espérance des miséreux.

\*

D'ailleurs, cette petite Hiem faillit mourir bien des fois, justement : entre la guerre, l'après-guerre, qui fut pire, la rivière, les serpents, la faim, les épidémies, le paludisme, les accidents domestiques, les vaccinations à l'aide d'une seule aiguille pour

tout le village, le destin avait eu un large choix. Les moyens ne manquaient pas pour la faire disparaître.

Mais Hiem était tellement insignifiante que le mauvais sort l'épargna. Il avait d'autres chats à fouetter. Au contraire, quand elle échappa à la noyade, il avait déjà fallu l'intervention de Bouddha. En ce temps-là, et depuis toujours, dans un pays où l'eau se confond avec la terre qu'elle nourrit, les noyades d'enfants sans surveillance étaient fréquentes. Et Hiem était tombée dans la rivière à l'âge de trois ans. Dérivant au fil de l'eau, ses cheveux noirs ondulant autour d'elle, elle n'essayait même pas de se débattre. Elle disait adieu à l'existence.

L'instant d'avant, échappant à la surveillance de sa mère, elle était grimpée sur le « pont de singe ». Elle allait, chancelante sur ses petits pieds nus, en se tenant des deux mains à la tige de bambou qui servait de rampe branlante. Au bruit que fit un oiseau, elle leva la tête, ne le vit pas, chercha tout autour d'elle et finit par poser le pied à côté de la passerelle. Elle s'enfonça dans la rivière boueuse, remonta un moment à la surface, se débattit en avalant l'eau qui étouffait ses pauvres appels. Le courant assez fort lui permit sans doute de rester une minute à la surface.

Près de la rive, un vieux pêcheur presbyte, tenaillé par une crampe à l'estomac, cherchait là on ne sait quelle sorte de fruit. Seul, rempli de tristesse et d'ennui, il crut distinguer un canard mort. La salive à la bouche, il s'empara d'une longue tige de bambou pour récupérer l'animal dans l'idée d'améliorer son ordinaire. Quand il s'aperçut que ce n'était qu'une petite fille, il fut bon joueur et s'employa à la réanimer. Pour cela, il la prit par les pieds, la renversa sur son épaule et se mit à courir dans tous les sens pour la débarasser de son eau. Au bout d'un moment, essoufflé et pensant qu'elle était bien vidée, il lui fit une caricature de bouche-à-bouche. Et elle revint à son existence de misère. Et heureusement, sinon on n'aurait jamais pu écrire un jour tout ce qu'elle a raconté.

Oui, parce que son histoire, c'était d'abord celle de tous ses semblables voués à l'éternelle pauvreté, aux salissures de la misère et de la méchanceté (c'est triste à dire, mais les pauvres, vous savez, sont souvent cruels), à l'abnégation et au renoncement. Mais chez elle, dans son cœur tout simple, il y avait une lumière qu'elle sut vite partager. Elle serait l'aînée des filles, la deuxième mère qui allait sacrifier son enfance et son adolescence pour porter ses frères et sœurs, jusqu'à oublier sa propre existence.

Et tout cela avec le sourire, parce que, sans le sourire, un service n'a pas tout à fait la même valeur. Un sourire, c'est service compris.

\*

Pendant ce temps-là, poussé par le vent du progrès, le monde évoluait. Et ce ne fut pas toujours beau à voir. Autres temps, autres lieux, autres mœurs, autres civilisations surtout. Ici on se lamente pour des broutilles et on demande réparation à la terre entière, là on reçoit sur la tête toutes les catastrophes possibles, bombes et produits chimiques, on subit toutes les injustices les plus inacceptables, et on s'en sort, souriant et optimiste. C'est affaire de circonstances, de hasards historiques, où les peuples, qui confondent l'ambition avec la jalousie et la poésie avec la technique, s'entrechoquent et s'entre-déchirent.

On se défend comme on peut. Après la réunification, le Viet Nam n'avait guère d'autres solutions que de fermer ses frontières, en attendant la nécessaire décantation qui passa comme une douloureuse convalescence. Les esprits piégés à l'intérieur stoppèrent leur évolution pendant quelques années et le pays, faute de repères, se mit à piétiner. Comme un souffre-douleur, il se sentait seul au milieu de l'hostilité générale.

Le petit peuple, ignorant, subissait et faisait tout son possible

## *Les chagrins du Nam Bô*

pour ne pas aggraver son cas. Il n'avait pas d'autre ambition que de vivre au jour le jour, râlant parfois, mais si faiblement, si timidement qu'on pouvait faire semblant de ne pas l'entendre.

Ainsi vécurent Hiem, sa famille, ses amis, et Minh Thanh, son village. Ils découvrirent un jour qu'il y avait plus malheureux qu'eux, que des gens n'avaient encore pas la paix, pas d'accès au savoir et même pas de canalisations pour leur apporter de l'eau et pour l'évacuer. Alors, ils furent heureux a contrario.

Cela leur faisait une belle jambe.